

Discours de Madame Ida Grinspan, survivante de l'Holocauste,

Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe,

26 janvier 2015

Madame la Présidente, mesdames et messieurs les députés,

C'est une tradition juive de déposer un caillou au bord des tombes.

Pour moi, être ici devant vous et parler de ce que j'ai vécu c'est déposer ce caillou. C'est la gerbe de fleurs que j'abandonne, à la fin de chaque visite, sur la mare où sombrent les cendres du crématoire d'Auschwitz-Birkenau.

Je suis née à Paris en 1929. Je suis française par choix de mes parents, qui avaient voulu s'installer en France, pays des droits de l'homme et terre d'accueil.

En 1940, les troupes allemandes envahissent la France. Cela provoque un immense exode et beaucoup d'écoles sont fermées. Mes parents m'envoient dans un petit village près de Niort, à la campagne, chez une nourrice. Non pas pour me cacher mais pour me permettre une vie plus facile, loin de Paris sous l'occupation. On n'imaginait pas, à l'époque, que les juifs – ou toute autre personne – pourraient subir des persécutions en France.

Pour moi, tout a basculé la nuit du 31 janvier 1944. J'avais 14 ans et 2 mois. Trois gendarmes français arrivent chez ma nourrice, et demandent 'la petite juive'. La nourrice essaye de les convaincre de ne pas m'emmener mais ils ne veulent rien entendre. Ils me conduisent dans un dépôt à Niort où ils avaient regroupé une cinquantaine de personnes arrêtées dans la région. Nous y sommes restés pendant deux

jours et ensuite nous avons été emmenés à Paris, puis au camp de Drancy. Là on nous a dit qu'on allait partir dans des camps en Allemagne en ajoutant que nous allions rejoindre nos familles déportées avant nous.

Moi, j'y ai cru. J'étais sans nouvelles de ma mère depuis qu'elle avait été arrêtée dans la rafle du Vél' d'Hiv le 16 juillet 1942. L'idée de rejoindre ma mère m'a réconfortée.

Une semaine plus tard, ils nous ont poussés dans des wagons à bestiaux. Nous avons voyagé trois jours dans des conditions épouvantables, à tel point que le matin du quatrième jour nous avons tous poussé un soupir de soulagement en arrivant à Auschwitz. Nous avions hâte de respirer. Nous pensions que rien ne pouvait être pire que ce voyage.

La réalité était différente. Nous avons été assaillis par des cris, des hurlements, des aboiements. C'étaient les SS avec leurs chiens qui nous attendaient.

A la sortie des trains, des hommes en tenue de bagnard se sont approchés et nous ont dit qu'il fallait tout laisser sur place. Nous devions jeter dans la neige tous les petits bagages que nous avions été autorisés à emporter. Ce fût avec un crève-cœur terrible que j'ai donc tout laissé, même les provisions que je gardais précieusement pour ma mère.

Ensuite, avec brutalité, les SS ont séparé les hommes des femmes. J'ai assisté à des scènes déchirantes. Les familles voulaient rester ensemble. Moi, j'étais arrivée seule.

Du côté des femmes, on a entendu « Rassemblement en tête du train ». Ce matin là, exceptionnellement un seul SS avec sa baguette procédait à la sélection. « Ceux qui sont fatigués montez dans le camion, ceux qui le peuvent venez ici ». Je me suis dit que je pouvais marcher. Je ne pouvais pas imaginer que mon sort se jouait ce matin là.

Quand le SS a obtenu le nombre de femmes qu'il avait l'ordre de faire rentrer dans le camp, il nous a escortées à pied. Nous avons marché dans la neige pendant une heure environ et nous nous sommes arrêtés devant une baraque.

A l'intérieur, trois soldats SS nous attendaient. Ils ont commencé à hurler en allemand et en français « il faut se déshabiller ». Nous sommes restées figées sur place, immobiles. Aucune d'entre nous n'a osé se dévêtir. Il nous semblait impossible de nous déshabiller devant ces soldats. Mais on n'a pas eu à réfléchir longtemps. Du fond de la salle ont surgi plusieurs femmes, un gourdin à la main. Elles portaient un brassard inscrit « Kapo » en lettres noires. On ne savait pas ce que ça signifiait. Elles ont commencé à battre violemment les femmes qui étaient près d'elles. Elles avançaient en criant et hurlant. Quand on a vu avec quelle force elles se ruaient sur nous, on a compris qu'on allait être obligées de se déshabiller. Alors, très timidement on a commencé à se dévêtir.

Arrivé aux sous-vêtements on n'osait pas aller plus loin. Les SS se sont mis à hurler « nacket nacket » ; il fallait se déshabiller entièrement.. Quand on s'est retrouvées nue devants ces soldats, nous étions déstabilisées, humiliées, gênées, sans plus savoir comment cacher notre nudité. Certaines se cachaient la poitrine avec les bras, d'autres le

pubis, d'autres étaient pliées en deux, n'osant pas se relever. C'est ce que je faisais.

On nous a laissées nues debout dans le froid qui rentrait par les portes ouvertes. Ensuite, du fond de la salle on a vu arriver des femmes, une tondeuse à la main. Elles nous ont tondues entièrement, le crâne, les aisselles, le pubis. Nous étions métamorphosées, méconnaissables, nous ne ressemblions plus à des femmes. Nos cheveux tombés par terre n'étaient plus que de longues mèches entrelacées de couleur différentes.

D'autres prisonnières munies d'un encrier d'encre de chine et d'une plume en acier ont commencé à nous tatouer un numéro sur l'avant-bras. Ensuite on nous a expédiées sous une douce glacée. En fin de matinée on nous a distribué une soupe puante que l'on devait manger à cinq dans une grande gamelle, sans cuillère.

Et c'est comme ça que se termine le premier jour d'arrivée à Auschwitz. En quelques heures, sans comprendre ce qui nous arrivait, on a perdu toute identité. Notre humanité a été brisée. On ne nous appellera plus jamais par notre nom ; on devient le numéro de matricule tatoué sur notre bras. Nous ne sommes plus que du 'stuck', c'est comme ça qu'on va nous appeler dorénavant.

Quand nous sommes arrivées, ce soir-là, dans les baraques de quarantaine et qu'on a finalement encore entendu parler français, les femmes qui étaient arrivées avec leur famille ont demandé aux prisonnières qui étaient déjà là: « Où sont les gens qui sont montés dans les camions ? Quand est-ce qu'on va les revoir ? » Sans ménagement, elles nous ont répondu : ici à Auschwitz il y a les chambres à gaz. Les gens qui sont montés dans les camions ont été

emmenés à la chambre à gaz. Après, leur corps sont brûlés dans les crématoires.

Cela dépassait l'entendement.

Nous avons pensé qu'elles avaient perdu la raison.

Malgré la haute cheminé fumante qu'on apercevait, aucune de nous n'a pu les croire.

Il nous a fallu un certain temps pour comprendre que c'était vrais.

Madame la Présidente, mesdames et messieurs les députés,

Après la guerre, je suis retournée à Auschwitz pour la première fois en 1988. J'ai failli m'évanouir, dans la grande salle où l'on voit un immense tas de cheveux. J'ai pensé qu'il pouvait y avoir aussi les cheveux de ma mère, dont je n'ai jamais connu le sort.

C'est une épreuve douloureuse de parler de la Shoah.

Si j'ai la force d'être ici devant vous, moi, Ida, c'est pour le devoir de mémoire que j'ai envers tous ceux et celles qui ne sont jamais revenus d'Auschwitz. Pour leur redonner, sinon un nom, du moins leur dignité.